



Numéro II / Ragnar Kjartansson — Onomatopée — Deliquet — Calamaro
Paxton — Festival Sens Interdits — Les Francophonies du Limousin



UNE EXPOSITION D'ART TOTALE
— par Arnaud Laporte —

L'exposition que propose l'artiste islandais Ragnar Kjartansson au Palais de Tokyo est particulièrement réjouissante. Si, prise séparément, chacune des œuvres qu'il montre est en elle-même captivante, c'est la combinaison de ces œuvres qui fait de cette exposition, ayant pour commissaire Julien Fronsacq, une grande réussite.

Avec une série de grands cartons peints, l'artiste rejoue tout d'abord la tradition du décor théâtral dans l'installation « Seul celui qui connaît le désir », une œuvre que l'on peut voir comme l'un des volets d'un diptyque qu'elle formerait avec la performance « Bonjour », qui place deux comédiens dans un véritable décor, pour une brève pièce de théâtre qui va se jouer durant toute la durée d'ouverture de l'exposition. Dans cette courte boucle de quelques minutes, l'on voit une femme et un homme évoluer, chacun chez soi, et connaître une brève rencontre, ou plutôt une brève non-rencontre, dans la cour qui sépare leur maison, au bord d'une fontaine.

Avec cette proposition – qui fait l'objet d'une coproduction avec le Festival d'automne à Paris – Ragnar Kjartansson offre au visiteur du musée une expérience littéralement théâtrale, à laquelle il ajoute le principe sériel cher à l'art du xxe siècle.

“
La mère de l'artiste crache au visage de sa progéniture.

Enjambant les disciplines artistiques, le plasticien s'exprime aussi par la vidéo, comme le montre notamment l'installation « Scenes From Western Culture », qui propose un ensemble de courts-métrages aux cadres très travaillés. Certaines de ces vidéos peuvent apparaître comme de grands tableaux photographiques animés, là où d'autres travaillent des séquences purement cinématographiques.

Dans une autre salle, Kjartansson présente une installation sur quatre écrans installés comme des points cardinaux, où l'on voit le making-of d'une adaptation du roman

épique en quatre tomes du prix Nobel Halldór Laxness, saga totem de la culture islandaise du xxe siècle. Dans ce roman, Laxness se penche sur les tourments d'un instituteur pauvre, poète et rêveur, à qui l'on ôte tout excepté le sens de la beauté et la splendeur céleste. Lorsqu'on parcourt les espaces arides du Palais de Tokyo, il semble évident que Ragnar Kjartansson se pose en héritier de ce personnage, le sens de l'humour en plus. Si on en doutait, il suffirait de regarder la série des quatre vidéos de « Me and My Mother », tournées entre 2000 et 2015, dans lesquelles la mère de l'artiste crache au visage de sa progéniture.

L'attraction et le rejet sont en effet clairement les fils narratifs tendus entre toutes les œuvres présentées à Paris, dont la performance « Bonjour » serait paradigmatique. Ainsi, la représentation théâtrale serait, pour le plasticien, la forme la plus adéquate pour signifier sa vision du monde. Cela se confirmera lorsque, en sortant de l'exposition, le visiteur pourra ainsi déambuler entre les faux sommets enneigés peints sur carton, et devenir un personnage de Ragnar Kjartansson.

FOCUS — RAGNAR KJARTANSSON

« Première exposition personnelle en France de l'artiste islandais né en 1976, “Seul celui qui connaît le désir” est un ensemble d'œuvres singulier à la croisée de la performance et du cinéma, de la peinture et de l'art lyrique, du plein air et de la musique. »

CLIMAX

— par Marie Sorbier —

Tout commence – ou se termine – avec ce poème de Goethe : « Seul celui qui connaît la nostalgie, / Sait ce que je souffre ! / Seule et séparée / De toute joie, / Je regarde vers le firmament / Vers le lointain. / Ah ! celui qui m'aime et me connaît / Est au loin. / J'ai le vertige, elles brûlent / Mes entrailles. / Seul celui qui connaît la nostalgie, / Sait ce que je souffre ! »

Mais Ragnar Kjartansson ne l'entend pas exactement de cette oreille et revisite avec assurance et humour cette traduction. En effet, selon l'artiste multiscarpe islandais qui emprunte un vers du poète pour nommer sa première exposition personnelle en France, c'est « désir » qu'il faut lire en lieu et place de « nostalgie ». Changement de paradigme s'il en est, cet artiste-là travaille aux frontières et encourage le visiteur à franchir les lignes.

Cet ensemble d'œuvres hétéroclite et pourtant cohérent se révèle être la grande découverte de cette nouvelle saison « La Vie magnifique » du Palais de Tokyo, et un exemple réussi de l'alchimie possible entre art contemporain et art dramatique. La performance se

révèle être une sculpture en mouvement et un ensemble de vidéos étrangement proche de natures mortes ou même de vanités.

“
La performance de la frustration dans un cadre bourgeois.

Dans ce vaste espace bétonné du sous-sol se noue, au cœur d'une bulle poétique tout en cliché du Paris des années 1950 de Charles Trenet, l'histoire terriblement quotidienne et primordiale de la Rencontre. Pourtant, pas de narration, ni de représentation en cours ou à venir ; la répétition ad libitum annihile le besoin de sens pour ne laisser poindre que l'intensité du moment. « Bonjour », ou la performance de la frustration dans un cadre bourgeois.

Roland Barthes indique dans « Fragments d'un discours amoureux » que la course vers la rencontre semble suivre trois étapes ou trois actes, l'instantané, l'exploration, la suite, et c'est avec la même acuité de sémiologue que l'artiste fait naître et s'en aller sous nos yeux l'instant T. Les préliminaires – l'enchaînement

des gestes qui vont amener à croiser l'autre sur son chemin – et le retour vers son aujourd'hui – où tout semble identique mais où rien ne sera comme avant – encadrent à l'infini le précieux moment : repartir pour achever de créer le fantasme ; la rencontre comme pièce manquante du puzzle.

Des acteurs, une scénographie imposante, une dramaturgie, des spectateurs captifs, nous sommes bien au théâtre ! Ainsi de midi à minuit vaquent dans leurs appartements respectifs un homme et une femme qui, parfois, se croisent. Chorégraphie millimétrée mais pas figée où le désir prend tout l'espace dans le petit laps de temps qui sépare le regard enfin échangé et l'unique mot prononcé : ce « bonjour » atteint les sommets. Quelques pas plus loin, montagnes il y a... Il ne vous a pas échappé que le visuel du Festival d'automne cette année tend résolument vers l'hiver, et c'est avec ces panneaux de décors enneigés que Kjartansson invite à une déambulation schizophrène ; à la fois sur scène et en coulisses, au royaume de l'illusion et là où la vraisemblance tombe. Certainement une illustration littérale du couple de concepts fondateurs pour l'artiste : le banal et le sublime.



SEUL CELUI QUI CONNAÎT LE DÉSIR DE RAGNAR KJARTANSSON. SAISON LA VIE MAGNIFIQUE. EXPO – PALAIS DE TOKYO

COULISSES

AD LIBITUM

— par Rick Panegy —

Comment les comédiens de cette sculpture mouvante aux allures de mythe de Sisyphe vivent-ils cette expérience ? Héloïse Lesimple et Yoann Piquet nous livrent leurs impressions de l'« intérieur ».

Ils nous apprennent que si la performance est visible de midi à minuit, ce sont deux équipes qui se relaient en une journée : un premier couple de 12 heures à 18 heures, un autre jusqu'à minuit. Plusieurs comédiens forment des duos aléatoires. Remarque que ça fait tout de même 6 heures de boucles à jouer ! Car la petite scène répétée à l'envi dure 5 minutes (raccourcie par Kjartansson, elle durait presque 10 minutes au départ, nous confie Héloïse). Yoann calcule : la scène est répétée une dizaine de fois par heure, donc 60 fois par journée de représentation ! Pourtant, ils ne semblent pas effrayés lorsqu'ils se rendent compte qu'ils vont jouer la scène plus de 2 000 fois jusqu'au 10 janvier, date de la fin de l'exposition. Héloïse s'amuse : elle grimpera, en cumulant, plus de 2 300 marches.

Pour Yoann, il n'y a rien d'extraordinaire, des comédiens jouent parfois aussi souvent, si ce n'est plus, des pièces à succès ! Quand on lui rappelle la forme particulière de cette représentation, quasi muette, il balaie très justement l'argument : « Dans le théâtre contemporain, il existe de tout, même du théâtre sans mot. » C'est plutôt, pour ce jeune comédien, l'aspect performance – tant ici les « limites entre performance et théâtre sont très fines » – qui est originale : la présence de spectateurs qui peuvent partir ou arriver n'importe quand, se permettre de manifester (« Certains nous répondent "au revoir" quand on prononce notre "bonjour" »). « C'est plus difficile de maintenir une tension quand il n'y a qu'un ou deux spectateurs le soir tard », souligne Héloïse.

On est facilement distrait lorsqu'on joue 6 heures la même petite scène, ne prononçant qu'un mot. Pour Yoann, c'est son « corps qui guide vers l'énergie » : le fait même de répéter ces gestes, mouvements, déplacements est un exercice physique. Pour Héloïse, si elle avoue que « parfois l'esprit s'évade », elle parvient à rester concentrée en imprégnant des microvariations à ces boucles répétitives (ce que ne s'autorise pas Yoann) : « Parfois je change ma démarche, je déboulotte davantage ma robe... » Ou au contraire, « pour m'amuser je cherche la perfection du geste d'une boucle à l'autre, ou je cherche le parfait timing, sur tel mot de la chanson par exemple ». Pour les deux comédiens, la « technique aide à tenir ». Car, en réalité, Kjartansson a laissé peu de place à l'improvisation : il a parsemé la scène de repères clés et de moments obligés.

Chacun pourtant reconnaît un peu de « frustration » à l'idée d'inaugurer un récit qui se finit avant même qu'il ait pu se développer. Cela dit, c'est au « moment de l'échange de regard, du "bonjour" » que le jeu de comédien s'opère vraiment. « On passe du mécanique à l'interprétation », confesse Héloïse. Une rencontre qui prend des tournures différentes selon le comédien que chacun retrouve en face de soi. Et parfois même, ils s'échangent des regards, même s'ils doivent respecter la trame précise : récemment, Héloïse a dû faire comprendre par le regard à son partenaire qu'il fallait discrètement prévenir le gardien que la fontaine ne fonctionnait plus, afin qu'il puisse alerter les techniciens !

Enfin, chaque boucle étant jouée au rythme de « La Mer », de Trenet, on se demande comment ne pas devenir allergique au « Fou chantant » en fin de journée. « Et ça ne fait qu'une semaine », précise Héloïse, pour qui cette chanson évoque heureusement sa jeunesse, lorsqu'elle apprenait à la jouer au piano. Yoann en fait « abstraction », lui, et s'en « sert comme repère temporel pour [ses] déplacements ».

ONOMATOPÉE

MISE EN SCÈNE TG STAN, DE KOE, DOOD PAARD, MAATSCHAPPIJ DISCORDIA
THÉÂTRE

« **Cinq garçons se retrouvent dans une arrière-salle. Ils engagent bientôt une conversation pour le moins triviale sur les vertus du sucre, de la menthe et de l'eau.** »

ÉLOGE DU RIEN À LA MODE FLAMANDE
— par *Christophe Candoni* —

Cinq formidables comédiens issus de différentes compagnies belges et néerlandaises de premier plan s'imposent dans un « non-spectacle » flamand génialement déglingué. Donnée au théâtre de la Bastille, leur proposition transgressive et jubilatoire réduit la représentation théâtrale comme peau de chagrin. Une attitude délibérément joueuse et provocatrice les pousse à déjouer sans complexe et avec un humour poil à gratter les attentes des spectateurs en ne proposant qu'une performance de rien, sur rien et avec rien. Cela se passe dans le décor exsangue d'une arrière-salle de bistrot. Nos énerguènes sont assis en tenue de garçon de café, clope au bec. Ils bavardent, confusément, devisent sur bien peu de chose et à satiété.

« Onomatopée » est une étonnante création collective, apparemment complètement désordonnée et pourtant très maîtrisée. Les artistes ont l'habileté de ne pas être trop velléitaires, comme le sont d'autres agitateurs français de leur trempe du style Perez et Boussiron. Quand ces derniers passent en force, les Flamands sont toujours en creux, sur le fil, ne cherchant jamais l'effet gratuit. Ils jouent très bien ensemble, dans l'écoute et à l'unisson, tels les instruments virtuoses d'un orchestre. Le concert qu'ils donnent de chants et cris d'oiseaux est d'ailleurs un moment magique. C'est drôle, malin, brillamment anarchique. Cela risque d'en décevoir certains mais aussi d'en faire réfléchir. Car derrière un goût exquis et insolent de la déconstruction, du saccage, au sens propre comme au sens figuré, le spectacle démasque l'air de rien la réelle et terrible vacuité d'un théâtre prétendument consistant, efficace, figé et ficelé, qui ne repose que sur le remplissage et l'épate. Le leur est tout l'inverse : latent, aléatoire et distancé. C'est ce qui le rend si bon et vivant.

BABEL-SUR-MEUSE
— par *André Farache* —

Les folies belge et néerlandaise ont encore frappé : avec « Onomatopée », l'humour totalement décalé et le non-sens sont à l'honneur. Cela commence par le slogan « L'élan spontané a disparu de l'environnement néolibéral que la société est (après tout) devenue à présent » : phrase totalement dénuée de sens apparent, revendiquée comme telle par les auteurs. Et cet « après tout » est le cœur de cette pièce : une sorte de fatalisme doublé d'une révolte. Mais il ne faudrait pas croire qu'« Onomatopée », dont la mise en scène ne présente pas de véritable logique, se contente d'être un numéro de grand-guignol. Il s'agit pour les auteurs, comme l'indique Damiaan De Schrijver, de « démontrer que la langue, bien souvent, est un instrument abusif ou pour le moins problématique. Sur des sujets parfaitement futiles, les personnages de la pièce échouent à se comprendre [...]. Il s'agit de s'interroger sur la langue, le son, les sentiments. » Et cette interrogation percute violemment le spectateur : entre les cinq acteurs, la communication paraît impossible, la scène est une sorte de tour de Babel du Café du commerce, où le langage semble commun mais où la compréhension reste individuelle, viscéralement, radicalement, étrangement à la compréhension de l'autre. Effet encore renforcé par les monologues en anglais (drôlissimes) et en néerlandais. Les performances finales de chaque acteur (avec une mention particulière au numéro d'onomatopées du comédien Damiaan De Schrijver) sont hilarantes et méritent à elles seules le déplacement. Malgré l'apparent éloge de l'incompréhension, cette pièce illustre en fait tout ce que l'humanité a de meilleur : l'écoute malgré les difficultés, la tolérance et l'amour de l'autre. Cette pièce ne peut mieux tomber dans notre actualité déchirante, où, entre « migrants » et Proche-Orient, les preuves des ravages de l'absence de communication sont légion.

DU TOIT COMME POIDS
— par *Pénélope Patrix* —

C'est au cœur des relations familiales, des rancœurs et sinieux malentendus entre frères et sœurs, sous le poids que font peser les figures paternelle et maternelle sur la vie des « enfants adultes », que se situe la pièce. Ce drame familial hyperréaliste analyse un type social particulier : la famille française de classe moyenne issue de parents post-soixante-huitards. Il vient conclure la fresque intitulée « Des années 70 à nos jours » entamée ces dernières années avec « Derniers remords avant l'oubli », de Lagarde, « La Noce », de Brecht (transposé dans les années 1970 avec la célébration du mariage de Catherine et Christian), et la création collective « Nous sommes seuls maintenant ». Le même dispositif dramaturgique est convoqué : un plateau vide, quelques tables, des chaises non attribuées, des bougies éteintes qu'on allume, dernier rituel d'une famille désunie, tout un service de table rangé sur le côté, matérialisation

de cet héritage familial, l'argenterie, lustre inutile qu'on sort aux grandes occasions. Ici encore, une génération se « met à table » – ou hésite à le faire, refusant une convivialité factice. Écrite à partir d'improvisations de plateau, cette pièce-laboratoire laisse encore une place importante à l'improvisation en temps réel, ce qui crée des effets paradoxalement très efficaces : les hésitations, les gaucheries, les moments de fragilité, les longueurs, les « blancs » et les envolées maladroites mais chargées d'émotion des comédiens réussissent bien à représenter le caractère tâtonnant, arbitraire et imprévisible des réunions familiales, où chacun cherche sa place sans parvenir à échapper à son rôle, où tout peut déraiper ou au contraire se dénouer à la faveur d'une réplique... Tout un héritage familial (et théâtral) est disséqué, avec quelques longueurs dues à un manque de rythme lors de la création au TGP. Les comédiens, excellents, se mettent en danger, cherchent le ton juste, ce qui donne quelques envolées virtuoses.

REGARDS

BOUND

CHORÉGRAPHIE DE STEVE PAXTON — DANSE

« **Chorégraphe majeur de la danse contemporaine américaine, Steve Paxton a développé une véritable philosophie de l'improvisation, notamment avec cette œuvre créée en 1982.** »

ARCHIVER L'AVANT-GARDE
— par *Amélie Blaustein Niddam* —

En 1982, Steve Paxton crée à Rome « Bound ». Le chorégraphe américain est déjà perçu alors comme le père fondateur de la danse « contact », c'est-à-dire une danse connectée avec le présent. Plus de trente ans après, Paxton opère une transmission. C'est à Jurij Konjar que cette pièce cruellement actuelle revient au théâtre de la Ville dans le cadre du Festival d'automne. « Bound » est une pièce d'actualité. Elle l'était en 1982 et l'est encore en 2015. Dans une allégorie de maison ponctuée d'éléments disant l'Amérique (un rocking-chair, un berceau en bois), un homme accouturé d'un bonnet de bain et de lunettes noires est en chemin. Le danseur a autour de lui un carton en guise de voiture et il entre dans le geste. Une danse circulaire, très ancrée dans le sol, où la fluidité des mouvements ne tolère aucune rupture. Sa danse est la seule façon de faire le lien entre les époques :

guerre de Sécession, conquête de l'Ouest, guerre froide. Autre force du spectacle, celle d'intégrer, dès 1982, de la vidéo et une forme de danse très théâtrale. Donner à voir une ancienne pièce, la transmettre, est classique en danse. Le « Legacy Tour » de Cunningham en 2009 est un exemple parmi mille. Cela est norme depuis que Boris Charmatz a nommé le CCN, qu'il dirige à Rennes, le « musée de la Danse ». Comment archiver le vivant ? En transmettant et en continuant à danser. Boris Charmatz est celui qui a institutionnalisé cette pratique. Récemment est entré au répertoire de Garnier son « 20 danseurs pour le xxe siècle », qui offre un panel exact de ce qu'a été la création chorégraphique au siècle dernier. Il s'agit de donner à voir à l'identique dans les pas d'un autre. En 2013, Dominique Brun a permis au public français de voir « Le Sacre du printemps » tel qu'il a dû être présenté en 1913. En danse, l'archive est vivante.

IN VITRO SE MET À TABLE
— par *Barthélémy Fortier* —

Un drame familial se déroule sur quatre scènes chorales racontant deux deuils, deux histoires : celle de Christian, puis celle de Catherine. Les comédiens basculent d'une fratrie à l'autre en une seule réplique, emportant le spectateur dans chacune de ces deux familles avec une fluidité maîtrisée et envoi-rante. Un mot suffit pour que la serveuse timide d'un restaurant devienne sans que l'on s'y attende la plus jeune des trois sœurs, sans transition. Par une interprétation d'une justesse et d'un investissement remarquables, qui approche le plus possible le réel et l'intime, les acteurs arrivent au point de jonction entre réalité et fiction. Le travail d'improvisation et d'écriture de plateau permet aux comédiens de se réinventer chaque soir, par un jeu d'entrelacement des narrations. Toujours alertes, en tension et attentifs, ils ont entièrement inté-

riorisé la situation. Allant jusqu'à donner leurs prénoms à leurs personnages, ils sèment le trouble et posent la question de la place de l'individu derrière le comédien. Le collectif invite à assister à une recherche continue sur le plateau. En choisissant de mettre en scène ce laboratoire scénique et d'offrir un traitement naturaliste du sujet, la troupe amène le spectateur à un rapport familial quasi fraternel et l'invite symboliquement à s'asseoir à sa table. Cette forme de théâtre exploratoire a malheureusement ses limites. Au-delà d'un problème de rythme intrinsèquement lié aux variations de l'improvisation, ce procédé possède une faille dramaturgique. Si la dramaturgie ici est tenue et précise, son ultraréalisme ne cloue-t-il pas le spectateur dans une banalité frustrante ? On aurait préféré une véritable langue, une poésie, une parole plus travaillée, qui permettrait de sortir d'un simple jeu de miroirs parfois stérile.

L'ORIGINE DEL MONDO

MISE EN SCÈNE DE LUCIA CALAMARO
THÉÂTRE

« **Daria est entre deux âges et entre deux femmes : sa mère et sa fille, laquelle est doublée d'une psychanalyste finalement aussi possessive que les deux autres.** »

INTÉRIEURS
— par *Marie Sorbier* —

Au-delà du célèbre tableau-manifeste de Gustave Courbet, l'origine du monde semble être tendance ces temps-ci. Deux pièces à l'affiche sont ainsi nommées, deux visions fondamentalement différentes mais pourtant étrangement parentes. L'air du temps, instable et dangereux, pousse-t-il nos inconscients à revisiter notre lien avec la mère ? Tandis qu'au théâtre du Rond-Point la maternité se veut décomplexée et traitée avec une fraîcheur salutaire, à la Colline on s'interroge, on s'introspecte, on fouille dans les recoins de nos âmes, on crée du lien pour tenter de comprendre ou tout du moins de s'apaiser. Lucie Calamaro signe texte et mise en scène et offre le plaisir de revoir Daria Deflorian (clairement la reine de ce Festival d'automne, voir I/O numéro 1) en mère et fille obsessionnelle : « Il existe des recoins desquels on ne peut plus sortir parce qu'ils sont une étrange prison de paix, de repos, d'y être sans y être, des angles arrondis [...] ». Des angles gentils. Ici vit Daria, dans son coin. » Tout ici est histoire d'intérieur : la maison bien sûr, de laquelle il est difficile de s'extraire et que la scénographie assimile à une nature morte, terriblement banale mais chargée de sens. Le foyer devient alors la métaphore du moi, omniprésent, qui s'exprime en élucubrations continues, sans jamais parvenir à échanger avec l'autre mais en sondant le quotidien dans l'espoir mort-né d'y trouver des réponses. Du contenu du frigo aux tâches ménagères, tout est prétexte à cette philosophie égoïste du quotidien qui résonne comme une tentative de lutte permanente contre la dépression. Même si ces trois heures de logorrhée (qui font écho à celles du Prince dans « Perturbation », de Thomas Bernhard, mis en scène par Krystian Lupa dans cette même salle) demandent au public une attention difficile à tenir sur la longueur, ces portraits de mères en filles, sublimés par les trois actrices, mettent en lumière que l'existence dépend souvent de la réinvention par le récit que l'on en fait.

L'ENSEMBLE ET L'AUJOURD'HUI
— par *Jean-Christophe Brianchon* —

Les Italiens sont dragueurs, beaux parleurs, s'expriment avec les mains, etc. Autant de clichés réducteurs qui parfois font oublier à certains la subtilité de cette culture, berceau de la Renaissance et terre natale de l'amant platonique de notre rédactrice en chef, Romeo Castellucci. Pourtant, il reste un cliché visant la culture italienne qui n'est pas toujours faux et que cette pièce illustre avec justesse : elle sait produire des artistes qui s'emparent de l'absurdité de nos quotidiens pour représenter avec humour nos douleurs. Roberto Benigni, Dino Risi, Ettore Scola, Emma Dante... J'arrête ou je continue ? Je continue, puisqu'à cette liste peut s'ajouter le nom de la dramaturge Lucia Calamaro, qui peint ici la relativité et l'égoïsme des chagrins de son personnage pour mieux dénoncer la réalité de sa solitude ressentie. Au rythme d'une gymnastique rhétorique à la fois complexe sur la forme et simpliste sur le fond, le spectateur se trouve embarqué au milieu des errances ontologiques d'une femme et des efforts de sa mère pour l'en extraire, oscillant ainsi entre le rire des situations et la souffrance de l'introspection. La souffrance, car oui, il est certain qu'une part de nous ressort des mots de l'auteur, lesquels résonnent avec la violence des choses vraies quand elles sont dites. Et la réalité n'est autre qu'ici, la plupart de nos chagrins à tous sont cette « étrange prison de paix » dans laquelle nous nous enfermons mais qui n'a aucune raison d'être objective. De la communauté de ressenti qui se crée alors dans la salle, l'auteur fait à la fois son ressort humoristique et notre premier remède : non, nous ne sommes pas seuls ! Au bout des trois heures, comme cette fille à qui la mère demande « Tu as peur, quelque chose te fait peur ? », ensemble nous pouvons répondre « Non, plus maintenant ». Et « maintenant », ce mot si simple sera le second remède de l'apothicaire Calamaro : celui de la guérison par le présent. Le présent de la pièce, celui de la représentation et de nos vies.

aujourd'hui repris par Jurij Konjar, et il a beau être excellent c'est un peu comme si le live des Rolling Stones se transformait en une reprise de la « Macarena » par Matt Pokora et qu'au bar les Bogdanov avaient remplacé Alain Pacadis, juste histoire de dire qu'on a remis le couvert. Ça n'a plus la même saveur. Autre chose ? Oui. Encore. Car dans le fond, c'est évidemment intéressant sur un plan historique de pouvoir comprendre et voir devant soi et avec lui le théâtre de la Ville ! Bon, et pour ceux qui ne connaissent pas, laissez-moi expliquer : c'est un peu comme si ce soir vous vous retrouviez déguisés en Marie-Antoinette en train de danser sur un live des Rolling Stones au milieu du Palace, en 1978... Un peu comme si vous vous retrouviez d'un coup à participer à LA fête légendaire à laquelle vous n'étiez pas invité. C'était mieux avant ? Eh bien non, puisque grâce au Festival d'automne, avant, c'est maintenant ! Des mécontents ? Eh bien oui, quand même. Et ils n'ont pas toujours tort. D'abord ce solo, créé par Steve Paxton à l'époque, est

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER [AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.

LES FRANCOPHONIES DU LIMOUSIN

— Par Célia Sadai —

Inuk », singulier d’« Inuit », signifie l’« être humain », mais un humain dans son devenir animal et écohumain. Donc, mon cadavre exquis dit que l’être humain-dans-son-devenir-animal-et-écohumain, c’est un acte inconnu, mais qu’il faut y croire. « Inuk », c’est surtout un « éco-spectacle » jeune public, créé par David Gauchard et La Cie L’unijambiste. Une fable éthique sur la fonte des glaciers chez les Inuits à la veille de la COP21, avec du cirque, du beatboxing, des marionnettes, du théâtre d’ombres, du digital painting... Docere et placere, quoi. Et resistere. Résister à l’imagerie popcorn time héritée du documentaire « Nanouk l’Esquimau », produit par une société de fourrures en 1922... Du coup, sur scène, on affiche des textes opaques en alphabet inuktitut, on brandit un drapeau qui proclame « Inuk ! » pour seule patrie, et on fait brûler le feu des origines pour conjurer le mal anthropocentriste et moderniste. Hum. Tout ça semble un peu chamanique-slash-illuminati, non ? Reprenons l’autopsie de mon cadavre exquis pour parler de « Sony, l’avertisseur entêté », une lecture du recueil posthume de Sony Labou Tansi « Encre, sueur, salive et sang », paru au Seuil en 2015, performée par Étienne Minoungou au théâtre de l’Union. « Je vous montre le cosmocide ! » : une cloche rythme les rounds d’un match de boxe, d’une « boxe de nommer » le monde, où l’on déclasse certaines réalités comme « la culture de la calebasse [et] de la catastrophe ». Le poète « refait le monde avec un os de femme », et commence par se débarrasser de l’impôt à payer à Descartes et des « arriérés de volontés de puissance sur la matière ».

— ACTUALITÉS —
DES FESTIVALS

FESTIVAL SENS INTERDITS / LYON MÉTROPOLE

— Par Mathias Daval —

À l’heure où les budgets du spectacle vivant gèlent aussi vite que les eaux de Kosmo-molsk-sur-l’Amour en hiver, le festival Sens Interdits se pose en défenseur des combattants de l’injustice. Ceux qui, sur des terrains difficiles (la Russie de Poutine, les vestiges du Chili de Pinochet, ou même encore l’Union européenne de Frontex), aident à la survie de ce qu’il reste à l’homme de dignité. Car pour Patrick Penot, ancien directeur des Célestins et créateur du festival, le constat est simple : « Le théâtre reste une arme politique. Nous avons eu la volonté de soutenir des initiatives fragiles, mal représentées, sans sectarisme et sans angélisme. » Ces voix alternatives ou dissidentes résonnent dans Lyon et sa métropole : près de 10 000 spectateurs, 15 spectacles de 14 pays, pour 42 représentations, et un fort relais associatif.

Le théâtre qui s’y joue, cosmopolite, répond à ces « interdits » évoqués par le festival, qui agit comme un véritable pôle d’orientation (les connaisseurs du 3e épisode de la 2e saison de « Lost » sauront de quoi je parle), « Mémoires, identités, résistances » : un programme qui aurait pu être consensuel et passe-partout s’il n’était décliné ici avec l’économie de la nécessité. Les projets défendus sont inégaux en texture, en qualité et en résonance, mais tous partagent ce sens de l’urgence. Beauté du paradoxe : c’est au théâtre, royaume de l’apesanteur et de la médiateté, que survient le caractère immédiat et pondéreux de cette urgence. Car le vrai théâtre politique n’est pas tant un théâtre engagé qu’un théâtre qui engage.

C’est d’ailleurs tout le propos du texte envoûtant de Lancelot Hamelin (1), lu par les élèves du conservatoire de Lyon, qui s’articule autour de l’adverbe de son titre : le rapport à la vérité n’est jamais simple. Les œuvres de Tatiana Frolova (2), et celle du Nimis Groupe (3), aussi antithétiques qu’elles puissent paraître, se rejoignent sur une représentation kaléidoscopique de la réalité, un enchevêtrement de séquences disparates et un usage intensif de la vidéo, devenue incontournable dans notre perception du réel.

D’un côté, la joyeuse bande liégeoise apporte son humour

Et cette colère d’outré-tombe, cette colère visionnaire nous déroute parce qu’elle ne parle que de notre hic et nunc, et dans le public on murmure « Sony avait tout dit ! Sony avait tout prédit ! ». Bref, le « cosmocide » et l’« humanité bâclée », c’est maintenant.« Après la peur d’être Pulvérisés, il faut croire dans L’Acte inconnu », nous dit le cadavre exquis. Justement, Valère Novarina est dans le coin, venu présenter au théâtre de l’Union sa version haïtienne de « L’Acte inconnu », créée à Port-au-Prince : « Le langage, c’est un outil immobile qui indique perpétuellement le nord et que les hommes n’ont utilisé que pour arrêter le mouvement de la matière [...]. Humanité ! Lâche prise ! » Ici, le lâcher-prise passe par l’audacieuse déterritorialisation d’un langage poétique qui ne pointe plus vers le nord – ou qui se manifeste au sud. Et cette déterritorialisation pose la question de l’« hospitalité inconditionnelle » chère à Derrida, qui définit cette « visitation » par l’idée de laisser venir le visiteur inattendu, sans lui demander de rendre des comptes... Cette éthique derridienne de la réception, c’est mon Big Time de Limoges, cette année. Et c’est justement ce que nous dit le « Sony Congo » de Bernard Magnier et Hassane Kassi Kouyaté, créé au Tarmac en 2015 et présenté à la Bibliothèque francophone multimédia. Ranimé dans un geste bio-graphique, Sony nous parle depuis son monde de « signes-viandes » où « les couilles bougent avant la tête ». Et la dramaturgie, organique, ne cherche pas la lisibilité, jusqu’au bout fidèle à l’injonction de Sony : « Je ne suis pas à développer, mais à prendre ou à laisser. » Comme Sony, le cadavre exquis avait tout prédit.

LE FAUX CHIFFRE

1,7

C’est le pourcentage de Parisiens qui savent que les lieux du Festival d’Automne sont aussi situés de l’autre côté de la périphérie

COLLATION

OÙ DÎNER APRÈS LE SPECTACLE ?

— Par André Farache —

« L’onomatopée joue à la limite des mots et des choses », rappelle J.-P. Resweber, philosophe, en préface du « Dictionnaire des onomatopées », livre à l’origine de votre spectacle au Théâtre de la Bastille. Après un tel déferlement de malentendus, de folie et d’humour, il vous faut impérativement un dîner où les plats jouent à la limite entre la cuisine et l’art. Direction : Clamato, le bistro marin de Bertrand Grébaud, l’immense chef de Septime, à 5 minutes du théâtre.

Ici, pas de réservation : vous vous présentez et une charmante hôtesse vous indiquera l’heure à laquelle vous aurez le bonheur de revenir déguster les créations du moment, dans l’esprit de convivialité et de partage propre au chef.

Le soir de ma dégustation, c’était un sans-faute : tarama d’œufs de cabillaud fumé, pommes vapeur (légèrement citronné, léger : une merveille) ; ce-vice de mulot noir, cancha – variété de maïs – et coriandre (frais et goûteux) ; Saint-Jacques, daïkon, vinaigrette carotte-agrumes (le goût noisette de la Saint-Jacques, le croquant du daïkon et le sucré de la carotte ; incroyable) ; acra de morue (consistance aérienne fabuleuse) ; seiche, chou chinois pimenté, noix de cajou (le chou façon kimchi : j’adore. Un délice) ; merlan Colbert (d’un classicisme parfait) ; thon blanc de Saint-Jean-de-Luz, os à moelle, concombre (le thon juste rosé fond dans la bouche, le concombre légèrement grillé, la moelle fondante et ferme à la fois : la magie de la perfection). Pour les plus résistants, une tartelette au sirop d’érable pour finir, trop sucrée pour moi mais dévorée par mon fils.

Dans tous ces plats, les mêmes principes : un produit et une cuisson parfaits, un équilibre entre les différentes textures et un assaisonnement magique. Chaque bouchée est une émotion. Ajoutez à cela un vézelay « La Châtelaine » 2014 de La Caddette : miam-miam, glou-glou, clap-clap et hip, hip, hip hurra !

THÉÂTRE THÉÂTRE DE LA BASTILLE
PIÈCE ONOMATOPEE
RESTAURANTCLAMATO
80, RUE DE CHARONNE, 75011 PARISPAS DE RÉSERVATION
DU MARDI AU DIMANCHE
30 - 50 €La Pastorale
Le Chant de la Terre

Deux œuvres magistrales, interprétées ici avec brillance et subtilité par Yannick Nézet-Séguin et l’orchestre philharmonique de Rotterdam. Mention spéciale au 4e mouvement de la « Pastorale », dont le jeu de contrastes entre graves et aigus met en relief ce « sublime pittoresque » qu’évoqua Berlioz. Et bonheur ineffable de retrouver un Malher débarrassé de ses scories emphatiques qui le firent longtemps conspué, depuis Debussy, par l’intelligentsia musicale française. Ici, pas de chichi néoromantique, mais la poésie de l’éternité bucolique, portée par la mezzo-soprano Sarah Connolly. **M.D.**

— THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES —

Festival ZOA
Zone d’occupation artistique

Un corps mou qui s’éveille aux bruits du monde, des pieds nus qui s’exécutent sur du sable et de la terre... Les artistes programmés à la mairie du 11e arrondissement dans le cadre du festival ZOA/Zone d’occupation artistique rejouent le mythe d’Atlas pour raconter notre époque où l’on porte le monde à bout de bras. Mais ici, la performance est relationnelle et subversive : le Monde majuscule n’écrase jamais le corps, toujours tendu vers l’Autre. Et cette occupation d’un espace public prend tout à coup une teinte résolument citoyenne. **C.S.**

— MAIRIE DU 11e —

On achève bien les anges
Élégies

Sombre et tragique, ce treizième spectacle du cirque Zingaro. Mais beau, bien sûr. Les anges qui au début tombent du ciel en ribambelle pour enfourcher de noirs chevaux argentins y remonteront à la fin dans un ballet de mousse époustouflant. Bartabas, ange déchu, homme perdu, aveugle, bourré, se mêle aux cavaliers et aux chevaux, ce qu’il n’avait pas fait depuis longtemps. Et passe un orchestre de bouchers clownesques au cri d’un charcutier ambulancier qui propose du « hallal, kascher, bio ou Dieu sait quoi ». **M.Si.**

— THÉÂTRE ZINGARO —

20 000 lieues sous les mers

On ne voit pas assez de méduses, d’araignées de mer et autres pieuvres géantes au théâtre. Et c’est fort regrettable ! Heureusement, le Vieux-Colombier nous invite à bord du Nautilus. C’est aussi beau qu’un reportage du « National Geographic », la poésie et la drôlerie en plus. Car bien sûr ces créatures sont des marionnettes, magistralement manipulées par les comédiens du Français, qui au sec – comprenez : à l’intérieur du submersible – font un sans-faute. Bref, un spectacle qui nous plonge dans le ravissement ! **B.S.**

— COMÉDIE FRANÇAISE / VIEUX COLOMBIER —

EN BREF

ET AILLEURS DANS PARIS ?

Danser à la Lughnasa

Une semaine après le début des représentations, l’auteur de « Danser à la Lughnasa », Brian Friel, décédait... Triste ironie du sort : la version de Didier Long, pour son premier spectacle avec le costume de directeur du théâtre de l’Atelier sur les épaules, est un échec, à mourir d’ennui. Des cinq sœurs Mundy et de l’Irlande à la veille de la Seconde Guerre mondiale, des enjeux psycho-sociologiques, de l’ampleur des sagas, du souvenir et de la critique du carcan des traditions, il ne reste pas grand-chose. Juste de la nostalgie, beaucoup, et de la poussière, dans un théâtre si conventionnellement plat qu’il semble tout droit sorti de l’époque de son récit. Pourtant les comédiennes s’efforcent d’essayer d’y mettre de la vie... Bâillements. **R.P.**

— THÉÂTRE DE L’ATELIER —

Ce que les journaux
ne disent pas

L’art de l’improvisation est un fil tendu au-dessus de l’abîme. Quand on y ajoute la contrainte thématique et savonneuse de l’actualité vue par la presse, on se dit que comédiens et spectateurs risquent d’y laisser leur peau. Et pourtant, c’est un pari réussi pour la petite troupe d’Again ! Productions, qui voltige d’un titre de journal à l’autre et les restitue en situations improbables, au rythme inégal, mais toujours hilarantes. **M.D.**

— THÉÂTRE DE NESLE —

Un certain
Charles Spencer Chaplin

Rien à redire à ce spectacle qui aurait pu être une catastrophe tant la figure du vagabond est aussi célèbre que les pyramides d’Égypte ou autre merveille du monde. Daniel Colas choisit de nous montrer l’artiste engagé en lutte contre le pouvoir (magnifiquement incarné par Adrien Melin dans le rôle de Hoover), un éclairage malin pour un spectacle d’une élégance indiscutable. La distribution est parfaite et Maxime d’Aboville est troublant dans le rôle de Chaplin. Chapeau (melon) bas à tous ! **J.-C.M.**

— THÉÂTRE MONTPARNASSE —

C’est (un peu) compliqué
d’être l’origine du monde

Oubliez les forums Internet remplis à ras bord de futures mamans béates et gagas avant l’heure. Révisez plutôt votre Badinter et votre Beauvoir avant de venir assister à la dernière création des Filles de Simone, girly mais pas gnangnan, intelligent et politique sous couvert d’humour. Il faut de toute urgence y trainer votre mère, votre sœur, vos copines, et même votre mec. Mention spéciale à Chloé Olivères, tornade blanche dont la puissance comique est phénoménale. **A.S.**

— THÉÂTRE DU ROND-POINT —

Mose und Aron

Il n’était pas simple de réussir un « Moses und Aron » aussi abouti... La direction de P. Jordan est maîtrisée au plus haut point, donnant à cet opéra dodécaphonique exigeant de Schönberg un souffle nuancé et quasi romantique. La qualité du chœur, sous la houlette d’A. Di Stefano et de J. Luis Basso, est exceptionnelle, particulièrement dans la maîtrise du Sprechgesang. La mise en scène du plasticien R. Castellucci, parsemée de symboles et d’images d’un esthétisme radical, souligne les contours politiques et critiques de cet opéra inachevé, où les questionnements sur le verbe, le leader, la capacité à s’élever à la pensée, la question de la masse, le poids des images ou même de la propagande parsèment un livret fascinant. **R.P.**

— OPÉRA BASTILLE —

iO Gazette — La gazette éphémère des festivals.
www.iogazette.fr. Gratuit, ne peut être vendu.
Editeur : iO 73 rue des Vignes 75020 Paris
Mail : contact@iogazette.fr
L’imprimerie : 73 rue de Bossy Tremblay-en-France
Retrouvez-nous sur Twitter et Facebook.

Directrice de la publication et rédactrice en chef
Marie Sorbier mariesorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80
Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint
Mathias Daval mathiasdaval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint
J-C Brianchon jean-christophe.brianchon@iogazette.fr
Direction artistique
Gala Collette gala.collette@iogazette.fr

Ont contribué à ce numéro
Arnaud Laporte, Rick Paneay (ricketpick.fr), Christophe Candoni, André Farache, Pénélope Patry, Barthélémy Fortier, Amélie Blaustein Niddam (Toute la culture), Célia Sadai, Bernard Serf, Jean-Charles Mouveau, Martine Silber, Audrey Santacroce.
Photo de couverture Charles-Henry Bédoué



LE MARCHÉ DES ENFANTS ROUGES FÊTE SES

400 ANS

ANIMATIONS MUSICALES,
DE NOMBREUX LOTS À GAGNER
OFFERTS PAR VOS COMMERÇANTS,...

SAMEDI 7
ET
DIMANCHE 8
NOVEMBRE



SAMEDI 7 : AMBIANCE DJ DE 18H À 22H
DIMANCHE 8 : RÉCITAL DE CHANSONS
FRANÇAISES DE 15H À 16H30

TOUT PARIS — 1461
Entrée du Marché des
Enfants Rouges
de la rue de Bretagne (III^e arr^e)